



AFRICANITÉ

POÉSIE

Frédéri MARCELIN

Préface

Les créateurs, non seulement les poètes, ont le pouvoir de créer l'émotion, le goût, le désamour et l'amour, la peur ou la crainte, la soif, l'étrangeté, les uns des autres, tout à la fois, chez celles et ceux qui les consomment. Ils ont même la capacité d'inventer, comme bon leur semble, des mensonges perçus comme des vérités absolues.

Ce recueil, bouquet de fleurs poussées sous la rosée, du poète Frédéri Louis Marcelin, se place bien au rang des livres qui révoltent. Un livre qui révolte est un livre qui, par son contenu, dit tout court, non, non. **Africanité** dit non au racisme et propose dans ses poèmes « Danse Afrique » et « Histoire blanches pour Afrique noire » une prise de conscience de nous-mêmes, car « Nous avons depuis toujours le même cerveau ».

« Et quand fier tu dances il faut que je bouge ». L'auteur partage l'avis des humanistes faisant croire que nos différences ne sont pas de la couleur de notre peau et nous sommes bien évidemment liés par notre capacité de nous connecter à un seul monde.

En fait, tous les poèmes de ce bouquet de fleurs poussées sous la rosée, Africanité, vont tous dans le même sens. On sent un cœur, un homme, un frère humain qui dit, à haute voix, non. « Assassin », « événementiel », « Reporters » et « tribunal international », encore plus, dans son poème « aux Haïtiens », le poète se sympathise, il partage nos remords et nos indignations quotidiennes. Ce que ne font pas nos simulateurs de la gouvernance nationale. Ce qui peine le plus le poète c'est que nous sommes les filles et les fils de Toussaint Louverture et nous avons

une très belle littérature rayonnant aux yeux du monde.
Pourtant, nous sommes un des peuples le plus souffrant,
un des peuples à connaître plus de calamités et de far-
deaux. La violence sous toutes les formes nous accable,
Elle est notre quotidien,
« Vous mes sœurs et mes frères
Là-bas au bout de l'atlantique
Captifs d'un pays de misère et de splendeur
Libres dans votre envoûtante poésie
Amoureux de la vie comme nulle part ailleurs
Dansant et chantant au milieu de ruines
Une espérance sublime de vitalité
Enfants de Toussaint
Vous êtes l'ouverture du monde ».

Son style est classique. Il est de la lignée des Victor Hu-
go, Alfred de Musset. Tous les poèmes du présent recueil
ont un goût vif, de par leurs sensibilités, leurs musicalités
et leurs fluidités, qui nous fait saliver. Par-devant ces
poèmes, nous sommes un chien trop affamé ou trop as-
soiffé. Certes, c'est bien des poèmes d'un lexique noir
partageant le deuil et la peine du monde ; Afrique - Haïti,
mais la douceur des vers ne nous permet pas de fermer le
livre. Le Beau dans le laid, Vice et versa. Poète, où as-tu
trouvé cette énergie à faire ressentir ce que tu as pu sentir
en ayant écrit ce livre ?

Où as-tu trouvé ce langage ? La capacité de maîtriser ta
poésie ?

Haïti te réclame, poète des matins à éviter les pleurs.

Lecteur du monde, accrochez-vous !

Selmy Accilien, Gonaïves - Haïti

05 décembre 2021

Histoire blanche pour Afrique noire.

Ababdehs...Zulgo
Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.

Depuis longtemps
Des caravanes venues de l'orient
Faisaient des razzias sur notre terre,
Elles repartaient avec nos enfants pour esclaves.
Puis un jour par l'océan,
Des navires pleins d'hommes blancs,
Chargés de cadeaux empoisonnés,
Ont débarqué sur nos côtes de l'ouest.

Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.

Ils ont corrompus nos rois
Avec verroterie et vieux mousquets.
Certains de ces petits rois,
Firent la guerre à leurs voisins,
Prenant prisonniers pour vendre aux blancs.
Nos frères partaient esclaves au pays lointain sans retour,
Que les blancs avaient conquis,
Y effaçant d'autres peuples.

Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.

Alors ils établirent des comptoirs commerciaux,
Des marchés où nos plus riches denrées,
Nous vendions pour de la poudre aux yeux.
Nous étions naïfs et bons enfants,
Sans méfiance nous sommes laissés berner.
Un jour le courage vint aux blancs,
De s'aventurer plus avant dans nos pays,
Ils y trouvèrent richesses à leur convenance.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Un jour ils dirent tout ceci est à nous.
Les nègres ne sont pas des hommes,
Partageons ce magnifique continent.
Ils étaient sept nations de la lointaine Europe,
Ils firent un joli dessin de notre si beau continent,
Puis ils crayonnèrent des frontières,
Là où naguère il n'y en avait pas,
Et inventèrent cinquante pays à leurs affinités.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Nous fûmes désormais cinquante,
Où les sept nous imposèrent langue nouvelle,
Histoire fausse, et religions importées.
Nous traitant comme piétaille,
Nous enlevant même pour guerroyer chez eux.
Choisissant parmi nous les plus dociles
Pour les accoquiner à leurs mesquineries,

Les faisant complices et débiteurs.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Ils ont des décades durant voulu effacer nos racines,
Nous créer besoins que nous n'avions pas,
Nous faire aimer leur Dieu que nous ne connaissions pas.
Puis las de régenter eux-mêmes,
Ils sont partis laissant tranquillement
Leurs complices gouverner pour eux.
Seules leurs entreprises sont restées
Il faut bien continuer de nous pressurer.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

On nous a tellement pris, tant violé, torturé.
Nous ne sommes plus personne que la faim
Qui tenaille notre ventre.
Leurs complices d'hier sont nos présidents,
Qui nous affamant nous jettent à l'exil.
Tandis qu'ils se gavent de subsides au peuple destinés.
Refermant la boucle d'une ceinture coloniale,
Ils s'appêtent maintenant à nous vendre aux chinois

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent
Ababdehs...Zulgo.*

Danse Afrique !

Africain mon ami notre sang est rouge
Qu'importe alors la couleur de notre peau
Nous avons depuis toujours le même cerveau
Et quand fier tu dances il faut que je bouge
Les sens aux aguets ta musique m'envahit
J'ai des soubresauts dans ma tête de blanc-bec
Remplis mon verre ta danse m'a mise à sec
Et si de nouveau en transe je m'épanouis
La cause en est de tes rythmes trop vigoureux
Où nous finissons par accepter d'être heureux.

Aux Haïtiens.

Vous mes sœurs et mes frères
Là-bas au bout de l'atlantique
Captifs d'un pays de misère et de splendeur
Libres dans votre envoûtante poésie
Amoureux de la vie comme nulle part ailleurs
Dansant et chantant au milieu de ruines
Une espérance sublime de vitalité
Enfants de Toussaint
Vous êtes l'ouverture du monde
Taisant votre chagrin sous la joie de vivre
Nègres magnifiques venus de si loin
Du fond des navires ballottés par la mer
Dans un monde nouveau
Cultivant vos anciennes coutumes
Et moi ici avec ma peau trop claire
Mes yeux trop bleus craignant la lumière
Envieux de votre force vitale
Admiratif de vos mots qui s'égrènent
Comme des perles blanches enchâssées dans l'ébène.

Réfugié.

Toi qui vins de si loin
Quérir un refuge
Après ce triste naufrage
Souhaitant une manne nouvelle
Pour nourrir tes enfants
Restés dans ton pays de misère

Toi qui vins aussi près
De nous chercher le secours
Que nous ne t'offrirons pas
Tu erres dans ta solitude désolée
À la prospection de quelques miettes
Que nous te concéderons peut-être

Toi qui es tout contre nous
Quémandant un peu de chaleur
Que nous ne t'offrirons pas
Tu passeras l'hiver dans le froid
Avec une mauvaise couverture
Que nous aurons laissé aux rebuts

Toi qui es venu d'au-delà des mers
Si tu retournes un jour chez toi
Au si doux pays de ta mère
Souviens-toi que nous étions absents
Défaillants à te sauver de ta détresse
Aveugles à considérer ton infortune.

Immigrant.

Abandonne ici tout espoir
La route est bien trop longue
Pour refaire à l'envers le chemin
Retrouver père et mère au pays de tes aïeux

Abandonne ici tout bagage
Laisant au hasard tes pas
Trouver nouveau refuge
Et terre où grandiront tes enfants

Abandonne ici toute rancune
Fais fi de toute vengeance
Construit maison hors du limon
Des regrets des pleurs et du chagrin

Abandonne ici tes armes
Prends charrue et bœufs
Traçant sillons d'une glèbe inconnue
D'où jailliront les blés de ton pain levé.

Femme Africaine.

Elle ferme les yeux aux horreurs,
Un songe l'emporte loin.
Dans une Afrique libérée des tyrans
Maintenus au pouvoir
Par de cruels et avides étrangers.
Les hommes ne font que labourer,
Semer les légumes d'autrefois,
Du temps où l'occident
N'imposait pas les siens.
Ses enfants jouent sous le manguier,
Les fusils ont disparu,
Les machettes sont à nouveau inoffensives.
Elle vit dans un monde riche et splendide,
Les grands animaux ne sont plus traqués
Par les chasseurs blancs.
Elle garde les yeux fermés,
Elle veut poursuivre son rêve.

Commerce d'ébène.

Parti sous le vent de Gorée la cruelle
Gonflé de l'air du grand large
Toute voilure déployée
Durant de longues semaines
Le navire craque balloté par les flots

Tandis qu'entravés dans l'entrepont
Sales puants suants apeurés
De pauvres nègres vendus par leurs frères
N'entreverront rien de l'océan
Pendant cet unique et ultime voyage
Qui les débarquera esclaves
En quelques Amériques

Disputant pitance aux rats
Chiourme sans rames
Pareillement malmenée
Par d'infâmes gardiens
Maniant chicote avec rage

Trop faibles certains trépassent
Leurs corps laissé aux vivants
Ou jeté juste expirants aux requins

La traversée touchant à sa fin
Sur le pont on devise d'avenir radieux
De plantations de cannes et de coton
En buvant du vin de Bordeaux

Au-dessous la tristesse le désespoir
Le renoncement et la mort

Ont depuis longtemps
Remplacé les plaintes et les pleurs
Ne reste qu'un silence criant de douleur.

Rwanda 1994.

Tout n'était que ténèbres
Les cœurs désabusés
Les corps violentés
Les âmes torturées
La nuit étendait un drap noir
Sur la surface des visages
Des cris ne pouvaient sortir des bouches
Bâillonnées effacées par une bouillie de sang
Un goût amer et sûr rodait
Une odeur d'entrailles pourries
Envahissait tout le paysage
Des bombes au hasard
Des lames tranchantes
Des fusils crépitant
Des enfants courant vers la mort
Affamés assoiffés et meurtris
Des mères en deuil
Des pères coupés par le milieu
Occis à grands coups de bâton
Exposés au soleil morne
Recouverts de mouches et grouillant d'asticots.

Au loin des témoins blancs
Le nez dans leurs assiettes
L'œil rivé au téléviseur
Devisant benoîtement sur la barbarie des nègres.

Plus loin encore dans leurs Elysées
Disant à nouveau plus jamais cela
Préparant la guerre pour bâtir la paix

Les coupables vautés sur leur tas d'or.

Deux soleils.

Des seins comme deux soleils
Embrasent sa poitrine
Noyant mes yeux de trop de lumière.
Sa marche est une danse
Mais sa voix déchire une nuit béante
De libertés perdues...

...Des baleines tristes
Se noient dans les abysses.
L'océan clapote sur les wharfs
Sous un couvercle de plomb.
L'orage n'explosera pas
Sous la trop lourde atmosphère.
Nous resterons clos,
Éminemment sournois,
Suspicieux de tout mouvement,
Seulement ouverts à nos craintes.
D'autres passeront indifférents
À nos tourments,
Qui continueront un chemin blême
De présents conflictuels.
D'autres encore,
Armés jusqu'aux dents,
Cachant le sexe sous des tissus de honte,
Cracheront sur nos cadavres
En éructant des psaumes.
Nous mordrons notre langue au sang
Pour taire nos implorations.
Nos femmes tendront un sein sec
Aux enfants morts nés
De l'ignominieuse guerre.

Des colonnes d'orphelins
Défilant au pas cadencé,
Comblent d'aise des maréchaux affamés.
Aux mondes perdus,
Sous la paresse omnipotente
De gouverneurs corrompus,
Les crachats du peuple
Tomberont en sanglots gluants.
Nos prières aux dieux, restées vaines,
Finiront dans la fange
De nos passions désolées...

...Des seins comme deux soleils
Embraseront sa poitrine,
Noyant mes yeux de merveilleuse lumière.
Et son chant mélodieux
Accompagnera la danse
D'une liberté retrouvée.

Larmes africaines.

*Des larmes amères,
Sur le beau visage nègre
D'une Afrique en pleur...*

Le sourire condescendant,
Sur le pâle visage
Du colonisateur.
L'échine malmenée,
Par les fardeaux
Sur la tête des femmes.
Tous ces hommes,
Partis loin,
Défendre la terre des blancs.
Les animaux sauvages,
Dans les savanes,
Devenus attractions touristiques.
L'épaisse forêt,
Foisonnante de vie,
Tronçonnée, arrachée, disparue.
Les anciens esprits,
Des eaux, de la terre, de la vie,
Remplacés par un mauvais Dieu.
Tous ces masques,
Rituellement sculptés,
Vendus pour un peu de monnaie.

*...Des larmes amères,
Sur le beau visage nègre
D'une Afrique en pleur.*

Piteuse humanité.

Traités moins bien que des animaux,
Relégués aux bas-fonds infernaux.
Fillettes vendues par leurs mères
Pour quelques piécettes amères.
Hommes privés de leurs attaches,
Exécutants d'ignobles tâches
Contre pitance maigrichonne.
Âmes perdues de Babylone.

Corps malmenés et saignées à blanc,
Curés jusqu'au tréfonds, tout tremblants
D'innocente culpabilité,
Ayant perdu toute dignité.
Morts vivants sans aucun avenir.
Immuable présent à tenir,
L'échine courbée de misère
Durant une vie de calvaire.
Sans cesse aux corvées les plus viles
Étant chaque jour plus servile.

Rester misérable ou mourir
En mutinerie, il faut choisir.

Le vrai visage des assassins.

Il est des assassins qui ne sont inculpés,
Ils règnent indignes et tristes personnages.
Habités aux courbettes à leur passage,
Jamais par leurs meurtres ne sont préoccupés.

Ils envoient des foules entières à l'abattoir,
Parfois des mercenaires accomplir besogne
Afin que demeurent immaculées leurs pognes,
Tandis que leurs esprits ne sont que dépotoir.

Aux juges et procureurs ils n'auront à faire,
Ceux-là ne sont ici que par leur bon vouloir,
À fausse justice ils sont les faire valoir,
Ne se souciant point de leurs sales affaires.

Petits soldats vont combattre aux pays lointains
Pour satisfaire leur appétit de pouvoir
Et soutenir quelque industriel byzantin.

Petits soldats meurent, ce n'est que leur rôle,
Non pour la patrie mais des nantis les avoirs.
Et les assassins chantent la barcarolle.

Au désert.

J'allais vers le couchant, piétinant mon ombre,
Puis l'orbe solaire en effaça la trace.
Le midi assourdissait toutes les chances
De poursuivre mon passage sans encombre.

Le désert partout réprouvait ma présence,
Alors je dérivais au hasard des dunes,
Espérant m'y retrouver Grâce à la lune
Mais voyant la nocturne magnificence,

Je restais immobile au centre de ce ciel.
Dans la silencieuse rumeur sidérale,
La céleste voussure en cathédrale
Transporta dès lors mon âme à l'universel.

L'aube estompa peu à peu l'éclat stellaire,
L'aurore me rendit prestement mon ombre.
Allant mon chemin, l'occident pour repaire,

J'entamais d'un bon pas, vers le grand océan,
Un aller sans retour au bout de la terre,
Enfin convaincu de n'être qu'hôtes céans.

Des lumières aux ténèbres.

Masquant de joie la misère d'être ici-bas
Dansant frénétiquement comme à Saint Guy
L'esclave lacéré de fouet du haut en bas
Tente de s'oublier d'un mauvais rhum aigri.

Le maître riant d'une ignoble cruauté,
Faisant faire supplice par un régisseur,
Se saoule de bon vin de Bordeaux importé,
Tripotant jolie négresse morte de peur.

Caraïbes, Antilles, Amériques, violences,
Volées de chicottes, mépris de l'homme noir,
Causeries de salon, puis, musique et valse.
Philosophie des lumières dans les fumoirs.

Siècle de sueurs et de larmes, pour certains,
Lustres de richesse et conquêtes pour d'autres,
Indépendance pour bien blancs américains,

Génocides sanglants pour les Amérindiens,
Ghettos et pogroms pour Sémites européens,
Mise sous le boisseau des peuples Africains.

Déesse africaine.

Fulgurance d'une beauté totale
Eblouissement de la femme fatale
Flamboyante et fière négritude
Colombe noire sous la frondaison
Douceur et insolence d'un regard charnel
Je serais Salomon tu serais ma reine
Lèvres de miel baisers de menthe
Satin de ta peau sous le coton jaune
Où effronté mon regard s'égare
Majesté enluminée de tresses si noires
Qu'en mon cœur tout devient bleu.

Congo.

L'homme regarde le fleuve,
Celui-ci roule des eaux grises,
S'allant noyer dans la grande mer.
Le regard de l'homme se perd,
Dans les vagues glauques du fleuve,
Ses yeux cherchent...
Ô fleuve venu de si loin,
Fuyant des montagnes inconnues,
Blessure liquide coupant le pays...
L'homme regarde le fleuve,
Il est sur une autre rive,
Cherchant sa vie dans les tumultueuses eaux...
Chacun ignore le regard de l'autre,
Deux frères, muets,
Leurs cris perdus dans la rumeur fluide.
De chaque côté, la terre, ingrate,
De chaque côté le peuple, contraint,
Foisonnement de lois, absence de justice...
Les hommes voient au-delà du fleuve,
La souffrance identique,
Le même espoir...
Ô fleuve du fond des âges,
Venu des temps ancestraux,
Lors que la terre était nourricière...

À Muda et Patrick.

La reine de la nuit.

Lune la reine de la nuit devait veiller jusqu'au matin
Tandis que Soleil prince du jour vivait jusqu'à la nuit
Leur royaume d'ombre et lumière était plein d'ennuis
Car chacun n'avait que moitié de droits et de moyens

La reine de la nuit blanche comme lait était blondine
Le prince du jour était noir comme bois d'ébène poli
Le peuple de la nuit ignorait tout de la vie au jour joli
Les sujets du prince du jour rêvaient d'avant matines

Leur domaine s'étendait sur une planète bien ronde
Où les mers et les terres alternaient le vert et le bleu
Ceux de l'ombre auraient aimé le voir de leurs yeux
Et les hôtes du jour voulaient la nuit sur leur monde

Bravant les interdits la reine de la nuit demeura au jour
Le prince vit pour la première fois que la nuit était claire
Et la reine fut éblouie par l'éclatante noirceur princière
Le prince prit la reine par le bras et l'escorta tout le jour

Puis la reine prit dans son lit d'amour le prince et l'aima
Depuis ce temps leur royaume libéré n'est qu'harmonie
Car leurs enfants désormais emmêlent le jour et la nuit
Et leurs chants en chœur sur le monde font régner la joie.

J'ai fait un rêve.

Chaque nation
Chaque peuple
Chaque ethnie
C'est selon
Avait un représentant un député exactement
Dans une grande assemblée secrète
À l'endroit le plus inconnu du grand continent
Ces hommes y décidaient qu'on ne leur prendrait plus
Ni leur sang ni leur bien ni leur honneur
Tous les dictateurs et leurs complices étaient bannis
Tous les étrangers étaient partis
Un nouveau pays pouvait naître enfin
Une mosaïque immense et bienheureuse
Où le noir l'emportait sur le blanc sans acrimonie
L'Afrique tel un immense jardin
S'épanouissait en un bouquet superbe
À jamais débarrassée des mauvaises herbes.

Résonance.

Deux hommes aux aguets l'un de l'autre
L'un noir tel ébène le second blanc
Deux humains d'aspect si différent
Animés de haine l'un de l'autre

Partageant pourtant sentiments communs
Et identique couleur de leur sang
Deviendront-ils à jamais innocents
En ignorant dégoût de l'autre l'un

Confronteront ils leur différence
Dans l'ignominie d'un sanglant combat
Ou entrant dans un fructueux débat
Découvriront ils leur ressemblance.

À Stéphane.

Ô toi mon frère de cet autre continent,
Noir jusqu'aux poèmes que ta plume trace.
Encre ma peau de la couleur de ta race
Que moins coupables soient mes propres sentiments.

Ne suis qu'héritier des crimes de mes aïeux,
Délivre-moi du poids de leur inconscience.
Tente de pardonner à leur descendance,
Ceux d'entre elle qui rêvent de tendres camaïeux.

Leur vile concupiscence en esclavage
Vous mirent fers aux pieds aux mains et col liés,
Tandis qu'à fond de cales ils vous oubliaient,
Trinquant sur le pont en spécieux bavardages.

Et vous tous restés sur la terre qu'ils volaient,
Amputés de vos ressources favorites,
Plantiez caféiers pour ces vils parasites,
Qui par riz et blé d'ailleurs vous asservissaient.

Ô toi mon frère de cet autre continent,
J'aime négritude qui jadis fut mienne,
Solidaire restera quoi qu'il advienne,
Pour que demain ne sois plus qu'un seul continent.

Noire destinée.

La rage m'étreint et noue mes viscères
De voir un si grand continent
Tellement beau et tant fantasmé
Rester sous tutelle d'un occident
Jaloux de son pouvoir sur le monde
De fausses indépendances
En vrais massacres aveugles
Paris Londres Moscou Washington ou Pékin
Armant telle ethnie contre une autre
Juste pour taire la fraternité
Juste pour maintenir la misère
Et ces bonnes âmes complices
Qui vont et viennent
Panser des blessures
Qui ne guérissent pas
Donner de fallacieux espoirs
À des enfants dès la naissance
Voués à la géhenne.

D'albâtre et d'ébène.

Je suis un nègre blanc plein d'une âme noire,
Kamites jetez aux ordures de l'histoire
Tous les prévaricateurs et les corrompus
Qui depuis cinq siècles vous saccagent et vous tuent.

Vous êtes les peuples d'un riche continent
Qui jamais ne voyez la couleur de l'argent.
L'occident ne vous regarde qu'avec dédain
Vous gardant sous tutelle d'un mauvais destin.

Cet Orient d'où parvinrent les premiers pillards,
Imposant la loi d'un prophète de bazar.
Et les autres qui débarquèrent ensuite
Avec leur croix et leur millier de jésuites,

Aucuns n'avaient d'amour dans leurs cœurs desséchés,
Ne discernant en votre noirceur que péchés.
Tous avides de cette terre ancestrale,
Ont partout rependu la haine raciale.

Afrique.

De monts d'émeraudes en si vastes savanes,
Depuis de cruels déserts en vertes forêts,
Hommes et animaux la terre partageaient.
Venant d'orient par de grandes caravanes

Certains sont venus ravir votre liberté,
Menant vos enfants au-delà des horizons.
Puis par le grand océan, pillant vos maisons,
D'autres vinrent assassiner votre fierté.

Vous contenant en fallacieuses frontières,
Ridiculisant vos sombres couleurs de peau,
Ils vous considéraient moins que des animaux,
Régissant vos vies d'absolu arbitraire.

Un jour ils firent mine de vous libérer,
Vous abandonnant aux pires tortionnaires
Qu'ils avaient délibérément conditionné.

Ils continuent de régner par la corruption,
Ne manquant pas d'occire tous les opposants
À leur sale et perverse prévarication.

Kamite lève toi

Ô sombre visage d'Afrique,
Peau noire aux doux reflets,
Densité d'yeux brillants,
Port de tête majestueux
D'une fierté sans pareille,
Illuminé d'intérieur radieux !
Regarde avec dédain l'occident,
Et ses vieilles lunes.
La force est en toi,
Dans la profondeur de ton regard
Et l'éclat de ton sourire.

© Frédéri MARCELIN, 2020

Déposé SGDL 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.